

## Vendramina Z.

«Dans mon pays, je me sentirais tout aussi étrangère»



**Vendramina Z., f., née en 1938, originaire de Treviso/Italie, depuis 1955 en Suisse**

*Quel genre de vie menais-tu en Italie?*

Je suis originaire d'un petit village de campagne; à l'époque, les rues n'étaient même pas goudronnées, presque tout le monde était paysan. Mon père travaillait pour la compagnie d'électricité. Nous étions une assez grande famille: mon père, ma mère, mon grand-père, qui vivait encore à ce moment-là, mes trois sœurs et mes trois frères. Nous avons une grande maison à trois étages et un grand jardin, très beau, qui fournissait à ma mère tout ce dont elle avait besoin. Derrière la maison, il y avait le clapier et le cochon.

L'usine Filanda se trouvait dans les environs. Filanda, les vers à soie, ce sont de très petits animaux que l'on ne voit presque pas à l'œil nu. On les achète, on les garde au chaud dans les maisons des paysans et on s'assure qu'ils mangent certaines feuilles qu'il faut leur hacher menu. Enfant, j'allais toujours chez les paysans pour les aider. Lorsque les vers à soie avaient fait leurs cocons, les paysans les ramenaient à l'usine. Nous, les trois sœurs, nous avons travaillé à l'usine de vers à soie plus tard. Nous travaillions toute la journée avec de l'eau bouillante, le soir, nos mains étaient blanches. Nous parcourions les deux kilomètres qui nous séparaient de l'usine en vélo. Été comme hiver, nous portions des «zocoli» de bois.

Mon grand-père était, pour moi, un personnage important, en qui j'avais confiance. C'était un petit homme très intelligent, qui marchait courbé en s'aidant d'une canne. Ils appelaient toujours mon grand-père lorsque quelqu'un était à l'article de la mort ou qu'il fallait faire une piqûre à quelqu'un ou qu'il fallait «partager» – jadis, on ne consultait pas tout de suite un avocat, on cherchait d'abord à s'arranger à l'amiable. Mon grand-père habitait une petite maison derrière la nôtre, il avait de nombreux arbres fruitiers et des poules. Il allait

de temps en temps porter les œufs dans une petite corbeille au magasin, pour les vendre. L'argent, il le gardait toujours dans son porte-monnaie. Peu avant sa mort, il a dit à ma grande sœur qu'il avait encore un souhait: comme il avait pas mal d'argent des œufs, pourrait-elle chauffer le fer à repasser et lui défroisser ses billets de mille lires?

*Tu devais aider à la maison lorsque tu étais enfant?*

Pas beaucoup parce que j'étais la plus jeune des six. Mon passe-temps, c'était la couture. J'ai toujours voulu devenir couturière. J'aidais ma mère lorsqu'elle faisait de la couture, qu'elle lavait le linge ou qu'elle travaillait au jardin.

*Quelles écoles as-tu faites?*

Dans notre petit village, il n'y avait qu'une école, très petite, où on pouvait aller jusqu'à la sixième classe. Je n'aimais pas aller à l'école. Tous les matins, je faisais tout un cirque. Ma mère avait du mal avec moi. J'y suis allée jusqu'à la quatrième classe et puis, l'instituteur est venu chez nous et a dit à ma mère que ça ne servait à rien, que je n'apprenais rien, que je n'avais aucune envie d'apprendre quoi que ce soit et qu'il valait mieux en rester là. Autrefois, on avait besoin d'argent, alors mon père a dit: «Bon, eh bien, qu'elle aille travailler à l'usine Filanda, là, on gagne de l'argent.» Donc, je n'ai suivi l'école que jusqu'à la quatrième classe.

A treize ou quatorze ans, j'ai commencé à travailler à l'usine Filanda et j'y suis restée jusqu'à seize ans. Il fallait avoir de bons yeux, c'était un beau travail intéressant, mais on transpirait toute la journée. Lorsque la sirène retentissait à cinq heures et demie, la journée de travail était terminée et je rentrais chez moi, au jardin. Ma mère préparait un énorme plat de salade et on avait un œuf dur pour manger avec. Ma mère était très bonne cuisinière. Le samedi, on tuait une poule pour le repas du dimanche.

*Quelle était la fonction de la religion?*

On était tout simplement catholique et on allait tous les dimanches à pied à la messe, à deux kilomètres, parce notre village n'avait pas de prêtre. Une fois, j'avais mis un peu de rouge à lèvres et je voulais communier. On s'agenouillait en rang, le prêtre passait et distribuait la communion, une fois, deux fois, trois fois et il est passé devant moi sans s'arrêter. Je me suis demandé ce qu'il se passait. J'ai attendu qu'il recommence sa tournée et il m'a une nouvelle fois oubliée. A la maison, j'ai raconté à ma mère qu'il avait probablement réagi de cette façon à cause de mes lèvres rouges. L'Eglise était encore très sévère à cette époque-là. Il fallait porter des manches longues, des jupes longues et se couvrir la tête. On allait à la messe tous les dimanches, on se confessait tous les deux ou trois semaines, le samedi, et on communiait le dimanche.

*Quelles sont les valeurs que t'ont transmises tes parents?*

Je n'ai pas appris grand-chose de mon père, il quittait la maison le matin, rentrait le soir et ne parlait jamais beaucoup. C'était aussi la guerre, alors ils avaient d'autres soucis. Ma mère était davantage présente pour nous. Elle nous disait: «Voici les conseils que je vous donne pour votre vie: conduisez-vous comme il faut, soyez honnêtes et n'achetez jamais rien que vous ne puissiez payer» Elle disait aussi: «Nous sommes pauvres, mais nous avons tous été bien élevés et je voudrais que vous ne fassiez pas de bêtises.»

*Comment a été la période de la guerre pour toi?*

Brusquement, un camion plein d'Allemands a surgi, ils disaient qu'ils voulaient réduire la maison en cendres. Ma mère nous a fait amener chez une tante, à quelques villages de là, pour le cas où ils incendieraient vraiment la maison. Nous sommes restés une semaine chez cette tante. Lorsque nous sommes revenus chez nous, la maison était encore debout. Mais ensuite, il se passait toujours quelque chose. Une fois, six jeunes hommes ont dû s'aligner contre le mur en face de notre maison, et ils ont été abattus tous les six. Ma mère nous avait rappelés à la maison pour que nous ne voyions pas ça. Mais nous avons entendu les détonations. Nous avons pleuré et nous avons eu très peur. Ma mère craignait que l'un de nos frères ne soit parmi les fusillés et elle est sortie pour voir. Je l'ai entendu crier. Lorsqu'elle est revenue, elle nous a raconté qu'elle n'y comprenait rien. Les hommes avaient été d'abord fusillés et puis, alors qu'ils étaient déjà à terre, on leur avait tiré une balle dans la tête, de sorte qu'ils étaient méconnaissables. Elle a envoyé mon frère pour vérifier. Notre petit frère n'y était pas.

Les angoisses que j'ai ressenties alors sont restées. Je n'ai plus voulu dormir seule ensuite, car la nuit, les souvenirs revenaient. Personne n'a pu m'enlever cette peur. Il n'y avait personne pour me donner un peu d'amour, ma mère avait trop à faire. J'avais quelques bonnes amies à qui j'ai parlé de mes angoisses.

*Tu as quatre filles. Est-ce qu'elles t'ont demandé comment c'était à l'époque, pendant la guerre?*

Je leur ai tout raconté. Mais je crois qu'elles ne peuvent pas comprendre grand-chose parce qu'elles ne l'ont pas vécu. Par exemple, cette histoire: quand j'avais à peu près quinze ans, j'avais un amoureux qui passait tous les dimanches après-midi devant chez nous, en vélo. Comme ça ne me plaisait pas, je me suis réfugiée une fois dans le village voisin, avec une amie, mon amoureux et son ami nous ont suivies. Arrivées au village, nous nous sommes cachées dans l'église. Au bout d'un certain temps, nous sommes ressorties et eux, ils étaient toujours là. A côté, il y avait un petit magasin où on pouvait acheter des glaces et des fruits. Nous y sommes allées, les deux garçons sur nos talons.

Mon amoureux m'a demandé s'il pouvait m'offrir une banane. Je ne savais pas du tout ce que c'était, une banane. Chez nous, nous avons du raisin, des mirabelles, des figes. Je lui ai répondu: «Merci bien, mais je n'aime pas les bananes.» Je ne voulais pas me couvrir de ridicule parce que je ne savais ce qu'étaient les bananes. Lorsque j'ai raconté cette histoire à mes enfants qui ont toujours eu des bananes au goûter, elles ont dit: «L'époque était différente.»

*Pourquoi as-tu quitté ton village?*

Deux frères, originaires de Conegliano, recherchaient des personnes capables de faire des glaces en Allemagne. Les «gelaterie» étaient alors en vogue. Ces frères sont venus chez nous et ont demandé à ma mère si je pouvais les accompagner. Mon père a dit: «Oui si vous promettez de faire attention à elle.» Je n'avais que seize ans. Je suis donc partie en 1955 et j'ai été hébergée dans une famille, à Mannheim. J'y suis restée neuf mois, je travaillais pour moitié à la gelateria et pour moitié au ménage. J'ai toujours travaillé, travaillé et travaillé. Jusqu'en avril, j'aidais au ménage, en avril on descendait et on travaillait à la gelateria, et en octobre, ils m'ont reconduite chez moi – sans un sou. Je n'avais eu droit qu'au couvert et au logis. Lorsque je suis arrivée chez moi, ils m'ont donné un peu d'argent, mais très peu. Avec ça, j'ai acheté du tissu pour ma mère et pour moi et j'ai fait des robes: la mienne pour le bal de la Saint Sylvestre, parce que mon passe-temps favori était de danser.

En décembre, ma sœur et son mari sont venus chez nous. Ils m'ont invitée à venir en Suisse avec eux pour garder leurs enfants. Je suis donc partie en Suisse, dans la voiture de ma sœur et de mon beau-frère. Nous nous sommes arrêtés à Saint-Gall pour manger quelque chose. Je ne comprenais pas un mot de ce qui se disait dans ce restaurant, je me demandais ce qu'on m'apporterait à manger. On m'a porté une énorme assiette avec de la salade de pommes de terre et une saucisse grillée. Quand j'ai vu la saucisse, les larmes me sont montées aux yeux, je ne savais pas ce que c'était. Mais comme j'avais faim, j'ai mangé. Nous avons ensuite repris notre route pour Buchs dans le canton de Zurich et là, nous avons retrouvé la belle-mère de ma sœur, son mari et le grand-père. Curieusement, j'ai toujours eu affaire à des vieilles gens, je me débrouille bien avec les personnes âgées et je me suis prise d'affection pour le grand-père. Il me disait souvent: «Tu es une bonne fille.» Ma sœur avait une exploitation horticole et un restaurant. Comme j'étais jeune et que j'avais de bonnes jambes, je devais souvent descendre à la cave pour y chercher du cidre au fût. Je me suis bien débrouillée avec les enfants. J'avais appris l'allemand standard en Allemagne, seulement ici, il m'a fallu recommencer de zéro avec le suisse alémanique. Mais on me considérait comme un membre de la famille à part entière et j'ai ainsi très vite appris la langue. Le soir, j'allais me coucher et j'apprenais: «Treppe, Stäge, gradini». J'ai toujours noté les mots en suisse alémanique, en allemand et en italien. Le

matin tôt, je me réveillais et je réfléchissais: Qu'est-ce que j'ai appris hier? Et je posais des questions: «Qu'est-ce que ça veut dire, combien ça coûte, comment on dit pour ça et comment on fait ça?» C'est comme ça que j'ai appris l'allemand. J'étais jeune et tout allait vite.

*Comme vivais-tu ta vie dans cette commune rurale de Buchs, toi l'Italienne?*

Les gens que je connaissais étaient tous plus âgés que moi. Et je me suis dit, je vais faire bouger un peu les choses, j'étais une jeune femme plein d'entrain. Plaisante à regarder. Je chantais beaucoup. Il y avait un étang en face de la maison avec une petite colline. Je m'asseyais sur la colline et je chantais en italien. Cela faisait plaisir aux gens. Je me rendais aussi souvent au village pour aller chercher le lait avec mon petit seau. Je disais: «grüezi, buongiorno», je bavardais toujours. Mais tout le monde m'acceptait et j'avais mes amies, quelques Autrichiennes. Un samedi soir, nous sommes allées en train à Ottelfingen, le village voisin, pour danser. Après minuit, nous sommes revenues chez nous à pied. C'était notre façon de nous amuser.

*Comment maintenaient-tu le contact avec tes parents d'Italie?*

Je rentrais deux fois par an chez nous, en train. Ma mère était triste chaque fois. Elle disait toujours: «Je pensais que les plus jeunes resteraient chez nous au moins.»

*Tu as gagné de l'argent avec ton travail?*

La belle-mère de ma sœur avait décidé qu'il fallait me donner un salaire. Naturellement, c'était facile de me garder, ils n'avaient pas besoin de demander un permis parce que je faisais partie de la famille. J'ai gagné 230 francs par mois. J'ai toujours porté mon argent à la banque, bien sagement, parce que je n'avais pas beaucoup de besoins, à part retourner en Italie. Je me faisais aussi pas mal de pourboires parce que j'étais jeune et rapide et que les gens m'aimaient.

Quelquefois je me disais, je vais retourner en Italie pour de bon. J'y avais mes amis, mes amoureux, mes collègues –, j'avais tout simplement envie de rentrer chez moi. Une fois, alors que j'étais en Italie, ils m'ont téléphoné de la Suisse et ils m'ont dit que je devais me dépêcher de revenir, il était arrivé quelque chose. Ils m'ont dit ça uniquement pour que je revienne. Alors je suis revenue, j'ai de nouveau travaillé ici et là, à ce moment-là, je connaissais le travail dans à peu près tous les domaines. Lorsque, une fois de plus, j'ai voulu retourner chez nous en Italie, mon beau-frère a caché mon passeport. C'est comme ça que je suis restée, et puis restée encore un peu, et puis restée encore. Et en septembre 1960, au restaurant, j'ai fait la connaissance de celui qui allait devenir mon mari – et dont je suis aujourd'hui divorcée.

*Comment as-tu vécu l'époque de l'initiative Schwarzenbach?*

J'en ai entendu parler, sans m'y intéresser. Ce qui me gênait, c'était que quelquefois, ils m'appelaient «Tchinque». J'en avais vraiment honte chaque fois. Parce que j'avais le sentiment de leur être inférieure. Malgré tout, je pensais que ça passerait. C'étaient peut-être des gens qui n'étaient jamais partis de chez eux, qui ne savaient pas qu'un morceau de pain, ça doit se gagner d'abord dans un autre pays. Je me disais que ce que j'avais, je l'avais obtenu de mes propres mains.

*Aujourd'hui, tu te sens quoi?*

Quand j'allais en Italie – il y a déjà de cela quelques années –, je me disais chaque fois: «Je rentre chez moi». Et lorsque j'avais passé là-bas quelque temps et que je me préparais à revenir, je me disais: «Dans quelques jours, je rentre chez moi». Je n'étais chez moi ni là-bas ni ici. Mais depuis que mes enfants sont nés, je me sens chez moi en Suisse. En Italie, je me sentirais tout aussi étrangère. Il n'y a plus personne là-bas. Lorsque je suis là-bas, il me faut fouiller dans mes souvenirs: «Là, il y avait une ruelle, là on allait chercher de l'herbe pour les lapins, là, il y avait un ruisseau». Rien n'existe plus.

